

RÉCIT DE VOYAGE

PAR CLAUDE GARCEAU, MD
CLAUDEGARCEAU@VIDEOTRON.CA
SPÉCIALISTE EN MÉDECINE INTERNE, HÔPITAL LAVAL

NUNAVUT : LE CHANT DES LICORNES

L'unique moteur du Pilatus, ce petit appareil de luxe conçu à l'origine pour le jet-set corporatif, nous transporte vers le Grand Nord, le nord mythique. Nous avons chargé l'avion de pièces de moteur, de sacs de ciment et même, de vingt planches de contreplaqué. À bord, des travailleurs reviennent dans cette froide région pour quarante jours de galère, à raison de dix heures par jour.

Nous sommes en juillet. Il fait 31 °C à Québec, 13 °C à LG2, 8 °C à Iqaluit et

6 °C à Pangnirtung. À Qikiqtarjuaq, la tuque n'est tout simplement plus une option. Des brumes menaçantes voilent Clyde River. Au-dessus de Pond Inlet, le Pilatus survole les restants de banquise et les langues des glaciers qui s'abîment dans la mer libre. Après 14 heures de trajet, l'avion se pose enfin à Kugaaruk. Kugaaruk est un petit village inuit de 600 âmes. Parmi elles, on compte 40 blancs et 560 Inuits, un pasteur, une infirmière, un enseignant... et au moins deux « pushers ». Soixante-quinze maisons, une seule église,

une seule école, un seul dispensaire et un seul magasin général - la Coop - se déploient sur moins d'un kilomètre de front de mer.

La cinquantaine est l'âge des contacts sociaux. C'est l'âge où l'on a accès à une petite pègre d'amis qui vous permettent de profiter d'occasions et d'informations uniques. En effet, comment faire partie, sans au moins un complice, du cargo de l'unique avion vers Kugaaruk ce jour-là? Comment découvrir, sans ces contacts locaux, les narvals au large de Kugaaruk?

Le narval, est à vrai dire, un animal légendaire, qu'on appelait autrefois licorne de mer. Doté d'une longue corne spiralée de plus de trois mètres - en vérité, il s'agit d'une canine -, il se déplace en groupe de quinze à trente individus dans l'océan Arctique et doit respirer toutes les dix à vingt minutes. Il est donc constamment à la recherche de plans d'eau libres à travers la banquise. Il y a des centaines d'années, les puissants de ce monde pouvaient échanger un château contre une corne de narval. À l'heure actuelle, la population de



Claude Garceau

narvals ne dépasserait pas les deux mille individus. Pouvoir filmer une poursuite de narval en kayak avec les Inuits, à travers les glaces, me semblait jusque-là d'un romantisme fou et relevait presque du désir obsessionnel. Et là, j'y étais.

Kugaaruk en juillet, c'est surtout une route circulaire de deux kilomètres sillonnée par les quatre roues des VTT soulevant des trombes de poussière sur leur passage. Une petite soif apparaîtrait-elle ou un petit stress se ferait soudainement sentir qu'un Inuit prendrait son VTT pour parcourir quatre-vingts kilomètres et aller étancher sa soif avec un Coke à cinq dollars la cannette et des cigarettes à vingt dollars le paquet. Un manège sans fin de monstres mécaniques. Tout autour des maisons préfabriquées, des cimetières de ferraille. Deux ou trois motoneiges par maisonnée expirent, des camionnettes gisent ici et là, éventrées. Le tout évoque le film *Mad Max* et son atmosphère de fin de l'âge du pétrole. Or, sans le pétrole, ce village du Nunavut ne survivrait pas. L'électricité provient d'une centrale thermique fonctionnant au diesel, et l'eau n'est transportée que par des camions-citernes. Néanmoins, on trouve aussi, dans ce lieu de l'immensément loin, des vestiges d'une autre époque. Ici, une tête de bœuf musqué a été posée sur une roche. Et là, les effluves d'une carcasse de caribou qui sèche sur un cadre de bois dérangent les narines un bref instant.

Je m'apprête à passer mes nuits dans le confort spartiate d'un conteneur de bateau échoué sur la terre. Avec un lit, une fenêtre et un drap pour masquer le soleil de minuit, je dormirai là. Dès que le vent se calme, l'air est envahi par d'ardentes nuées de moustiques voraces. Impossible de flâner ici en juillet lors des jours sans brise.

Je me rends sur la petite jetée au pied du village. J'y reste seul des heures durant. Personne ne quitte le port, le vent du large soufflant trop fort sur l'écume de la mer. Vers trois heures, le vent tombe et le village sort de sa léthargie. Vers l'océan, tout un chacun pousse de grandes barques en aluminium contenant de longs harpons et des carabines enchâssées dans leurs étuis. Je réussis, non sans avoir essuyé d'innombrables refus, à embarquer avec une famille d'Inuits. À bord, il y a le père, que je surnomme rapidement Grosse



Le tribut de la chasse à la licorne des mers : la corne de narval

Baleine, son fils, Petit Cachalot, ainsi que la jeune et menue épouse de dix-sept ans. Grosse baleine me demande 150 \$ pour le *fuel*. Il pousse son moteur marin Yamaha à plein régime, laissant loin derrière tous les autres villageois.

Mon regard se porte vers l'infini : d'un côté, la mer sans rides et de l'autre, de très petites collines de granit, dénudées et complètement lissées par l'action de ces glaciers vieux de 10 000 ans. Les phoques barbus, ici et là, se rient de nous. Grosse baleine devient soudainement bien excité : « *Look, Look the bowhead!* ». La baleine, je ne la vois pas. Je ne vois rien, absolument rien. Que l'infini du vide. Un sourire impassible imprègne le visage de Grosse Baleine. Quelques secondes plus tard, il dit qu'il faut revenir au village, car il n'a pas « gazé » et n'a plus de cigarettes. Le tour est terminé. Moi, l'homme blanc, je n'ai qu'à me taire et à accepter cette décision. Mieux vaut ne pas discuter, à cinquante milles du village...

Le lendemain, j'abandonne Grosse Baleine. Têtu, je vais m'asseoir au point de passage de tous les villageois en ce merveilleux mercredi. C'est le jour du chèque,

qu'on appelle aussi « jour de la Coop ». Je m'assois dans les marches, la caméra et son zoom bien en vue, et je reste planté là pendant quatre heures. Toute la communauté de Kugaaruk m'a vu et par pitié (mais aussi, pour 150 \$ de *fuel*), une autre famille offre de m'emmener sur sa petite barque prenant l'eau.

Cette fois, c'est l'aventure, la vraie, qui commence. Une flotte de vingt barques qui se sont donné rendez-vous dans une anse à cinquante milles du village s'apprête à partir à la chasse au narval. Un grésillement sur les radios *CB* et ça y est, la meute se lance à la poursuite d'une licorne de mer qui plonge et refait surface toutes les quinze minutes. À l'avant, madame brave le froid, avec un harpon de trois mètres en attente, prêt à s'abattre sur sa proie. Monsieur, lui, est bien caché derrière la vitre du poste de capitaine et s'occupe à griller cigarette sur cigarette. Puis, madame réclame une touche. Après plus de cinquante mégots, madame s'excite : la bête vient d'émerger à 15 mètres. Mais, cette fois encore, elle aura la vie sauve. La meute poursuit sa chasse pendant trois heures, mais le narval est le plus fort. Il résiste.

ÉVASION ET DÉCOUVERTES

Je vois Grosse Baleine et son petit cachalot. Papa et fiston se sont levés plus tard ce matin. Pas besoin de faire le plein, car le « Qallunaat », le Blanc, l'heureux



Claude Garceau

idiot à la grosse caméra a payé le *fuel* la veille. À peine arrivé au cœur de la flottille, par une chance inouïe, Petit Cachalot, le harpon à la main, aperçoit le flanc tigré du narval qui émerge tout près de l'avant du bateau, et perce la peau de l'animal d'un vif lancer. Une flaque sombre et rouge se déploie à bâbord. La pointe du harpon est reliée à un long filin et une bouée rouge est fixée à l'autre extrémité. La pauvre bête

plonge pour une dernière fois. Affaiblie, elle remonte à la surface cinq minutes plus tard pour expirer son dernier souffle. Petit Cachalot enfonce un autre crochet dans ses flancs, puis Grosse Baleine l'achève d'un coup de carabine. Le narval est lentement halé pendant près d'une heure jusqu'au village. Sur le rivage, les femmes attendent. Accroupies, elles dépèceront la peau du narval en courtes lanières auxquelles est fixé environ le quart d'une livre d'un gras jaunâtre. Les 350 kilos du narval constitueront les lunchs - le maktak - des enfants pour la prochaine année. On m'en offre un petit morceau frais. La peau est dure, très dure, mais le gras fond dans la bouche. Cela ressemble à un morceau de sushi qui aurait mariné pendant des siècles dans l'huile Mazola.

La nuit a été longue. Il est trois heures du matin et le soleil me nargue, lui qui a fait le tour du village sans faiblir. Il vente un peu et il n'y a donc aucun moustique en vue. Je vais m'étendre sur une petite colline. Là, les premiers missionnaires ont bâti une église dans les années 30. Elle n'est encore debout que grâce à de longues perches de bois qui soutiennent ses

ruines. Sur le promontoire naturel, des hommes de pierre montrent la voie aux âmes qui habitent cette terre. En contrefort se dressent les croix de tous ceux qui ont péri de faim durant les grandes famines des années 40.

Une journée sans rides, une journée de lumière éternelle. Les petites fleurs blanches perdent, tout à côté de moi, leur costume. L'ombre sous les pieds des hommes de pierre s'allonge de jour en jour. Comme tout ce qui vit en Arctique, je fais ample provision de la chaleur du jour qui passe. N'avons-nous pas tous une grande nuit glaciale à affronter bientôt?

Le Nunavut mue. Durant ce séjour d'une semaine, pas un seul mot d'inuktitut. Que de l'anglais. Des enfants déracinés de l'expérience de leurs grands-parents. Fini, les chiens, les traîneaux et les kayaks, bonjour, l'argent facile. Et ce village, Kugaaruk, qui tourne en rond dans la poussière de ses VTT, est devenu un véritable village du « Far Nord ». Un village violent, naïf, une proie facile de l'exploitation du Sud, mais qui, le temps d'une chasse, retrouve une certaine paix. ☒

NOTE DE L'AUTEUR

Merci à l'accueil de ces simples et bons Québécois qui travaillent au Plan Nord. J'ai partagé vos conteneurs, mangé vos « bines » et envié votre débrouillardise. J'admire la résilience de ceux qui ne rechignent pas à travailler à moins cinquante degrés sous zéro pendant les éternelles nuits de décembre dans un garage de mécanique à ciel ouvert. Merci à R.D., l'architecte du rêve. Grosse Baleine, je te pardonne tout. La fierté de ton fils exhibant sa corne et le sourire de ses tantes devant son trophée valent bien les maigres 150 \$ que tu as pu me soutirer.